

En même temps, les chemins devinrent si dangereux qu'aucun message ne put arriver, le service des dépêches fut interrompu.

Marguerite en vint à un état d'exaltation tel, qu'elle aurait entrepris le voyage pour aller rejoindre Maurice si elle avait pu trouver un guide. Quoiqu'une pareille entreprise offrit des périls extrêmes, elle aurait tout risqué pour échapper aux dangers qui menaçaient la forteresse.

Un officier, auquel elle avait fait part de ses craintes, fut tellement impressionné par leur réelle importance qu'il entreprit de faire une démarche auprès de Clopart : il ne put rien obtenir. L'irascible commandant entra en fureur dès qu'on ouvrait la bouche sur un pareil sujet.

Enfin un soldat, renseigné probablement par Tree-la-lu elle-même, ayant osé en parler au chef, ce dernier, exaspéré, le traita de poltron visionnaire, et lui infligea huit jours de cachot pour avoir colporté une fausse nouvelle. Poussé par un diabolique esprit de contradiction, il cessa même d'entretenir le fort en bon état de réparations ordinaires, et jura que, les remparts dussent-ils s'écrouler, on n'y remettrait pas une pierre avant que les Indiens eussent évacué le village du Pommier-Blanc.

Marguerite vivait dans des trances perpétuelles : le moindre bruit la faisait tressaillir et pâlir. Ses nuits, pleines d'insomnies, se passaient à trembler ; à chaque instant elle croyait entendre le sauvage cri de guerre ou voir en réalité les affreuses visions qui la désolaient. Dans l'ombre, les yeux flamboyants de Rattlesnake lui apparaissaient comme les prunelles d'un loup dévorant. Elle finit par être atteinte d'une fièvre nerveuse et lente qui inquiéta les gens chez lesquels elle vivait. Elle leur avait d'abord fait part de ses alarmes, et ceux-ci les avaient vivement partagées. Mais peu à peu le négociant, tout occupé de ses affaires, s'était rassuré en voyant la tranquillité de Clopart, et il se joignit aux railleurs qui recevaient en incrédules les avis de la jeune fille. Toutes ses émotions se rattachaient au navire chargé qu'il attendait de la Nouvelle-Orléans. Pourvu que sa femme fût toujours rose, dodue et souriante, pourvu que ses deux petits enfants prissent leurs ébats au soleil, il était content.

Au milieu de tous ces indifférents, Marguerite en vint à douter d'elle-même ; elle se demanda si Tree-la-lu ne s'était pas ou ne l'avait pas trompée. Mais elle ne put éclaircir ses doutes, la jeune Indienne ne reparut plus.

Une fois Rattlesnake vint la voir : il lui apportait en cadeaux des plumes d'oiseaux sauvages ; mais il s'arrêta peu et ne fit aucune allusion à leur dernier entretien. Marguerite crut remarquer dans son regard une lueur sombre et cachée semblable au reflet d'un triomphe anticipé.

Revenons à Tree-la-lu.

En s'apercevant du peu d'effet produit par ses avertissements sur l'esprit du commandant Clopart, elle fut sur le point de perdre tout espoir de mettre le fort hors de danger ; cependant, plus que jamais des plans fiévreux de vengeance roulaient dans sa tête ; elle se demandait si le meilleur parti ne serait pas de percer d'une flèche ou d'empoisonner cette Face-Pâle, sa rivale détestée. Mais aussitôt elle pensait que Rattlesnake découvrirait facilement la main coupable et qu'alors son indifférence actuelle se changerait en haine contre Tree-la-lu, sans aucun espoir de retour à des sentiments plus doux. D'ailleurs, elle s'était mis dans la tête de sauver les Français, auxquels elle portait une certaine affection ; elle prit donc une grande résolution.

L'idée lui était venue que si elle parvenait à arracher quelques brins du faisceau de branches déposé dans le Temple, elle jetterait le désordre dans le compte des jours désignés pour l'attaque générale, et qu'alors les Natchez n'étant pas soutenus dans leurs hostilités prématurées seraient hors d'état d'obtenir un triomphe.

Mais le point difficile, dangereux, pour ne pas dire impossible, était d'arriver à ce faisceau sacré, que gardaient à vue, jour et nuit, huit guerriers chargés sous peine de mort d'entretenir un feu sans cesse allumé dans le Temple. Les gens

de la classe inférieure à laquelle appartenait Petit-Oiseau n'avaient pas le droit de pénétrer dans le Temple ; aucun prétexte ne lui permettait même d'en approcher.

La jeune fille, nous l'avons dit, passait pour une beauté dans le village ; elle y comptait beaucoup d'admirateurs. Un des gardiens du temple devint le but de ses coquetteries adroitement calculées ; elle le fascina si bien, qu'une nuit, il la laissa entrer dans la mystérieuse enceinte. Elle lui avait persuadé que la curiosité était son seul motif, et avait réussi à le convaincre que cette infraction, restée inconnue, n'était pas une faute. Une fois dans le sanctuaire mal éclairé par le brasier languissant, il ne lui fut pas difficile d'arracher au faisceau quelques branches : elle en prit huit, et, triomphante, songea à la retraite qui ne semblait devoir offrir aucun obstacle.

Mais ce fut avec un affreux battement de cœur qu'elle s'entendit interpellé à voix basse par un gardien caché dans l'ombre : c'était Rattlesnake ! Elle frémit à la pensée qu'elle avait été suivie et que tous ses projets étaient découverts : le Temple était dans un village éloigné de deux milles environ de celui qu'habitait Tree-la-lu : dans ses courses nocturnes un pied silencieux, à la manière sauvage, avait marché sur sa trace ; la méfiance veillait sur elle.

Sa première pensée fut qu'elle avait été trahie : mais par qui ? Elle n'avait fait de confiance qu'à Marguerite et à un soldat français : ceux-là n'avaient pu parler. D'autre part, un rapide examen du passé la rassura pleinement ; aucune circonstance n'était à sa charge. Tranquillisée sur ce point important, et certaine que nulle preuve ne pouvait être invoquée contre elle, elle reprit immédiatement son sang-froid et son assurance : quoique son cœur bondit dans sa poitrine, sa figure resta naturelle et calme.

Sa seule crainte était que Rattlesnake vint à découvrir, en la touchant, les branches qu'elle cachait sous son vêtement : car elle n'osait point les jeter à terre si près du Temple : le lendemain matin on les aurait vues.

— Pourquoi venez-vous profaner le Temple à cette heure solennelle ? demanda sévèrement Rattlesnake.

— Je ne pensais point le profaner en venant adorer le Grand-Esprit qui veille sur les Natchez. Je sais bien que nul pied semblable au mien n'avait encore pu venir ici : mais, Rattlesnake, vous ne l'ignorez pas, je suis malheureuse et désolée. Celui que, seul, j'aime en ce monde, ne m'aime pas... Il m'a semblé qu'en venant supplier le Grand-Esprit jusque dans son temple, j'obtiendrais le changement de ce cœur resté de pierre à mon égard.

Tout indifférent que fût le chef pour la jeune fille, il n'était point insensible aux douces paroles sorties d'une aussi jolie bouche.

— Votre excuse est bonne, dit-il ; mais ne renouvelez pas une telle offense ! vous seriez punie si elle était connue.

— Que m'importe ! la vie n'est rien pour moi. Jusqu'à ce que mon maître ait mis son pied sur moi, moi son esclave ! je ne sèmerai pas de grain, je n'apprêterai aucune nourriture. Laissez-moi mourir !

— Brrrt ! répliqua dédaigneusement le guerrier, que vous manque-t-il pour faire un joli mariage ? Prenez un de ces beaux Français barbus et couverts de broderies.

— Je les hais, ces Français ! je voudrais les voir tous au fond de l'eau. Si les guerriers Natchez avaient au cœur la fierté de leurs pères, il y a longtemps qu'on ne verrait plus ici de faces pâles.

Faudra-t-il que les femmes se chargent d'allumer le feu de guerre !

— Oh ! oh ! répondit Rattlesnake dérouté par cette belliqueuse apostrophe, nous y pensons. Vous, femmes, tenez-vous tranquilles.

— Mais, pourquoi m'avez-vous suivie cette nuit ? demanda Tree-la-lu tout en marchant et en jetant dans les broussailles les brins du faisceau sacré.

— Pour savoir ce que vous faisiez, dit brièvement Rattlesnake.

— Je ne sais pourquoi, continua-t-elle d'une voix cares-